

*La transmission culturelle : le cas de l'évolutionnisme en Espagne
(fin XIX^e - début XX^e)*

I. TRANSMISSION : LA NOTION

« A la fin de l'envoi, je touche ». Cette répartie du Cyrano de Bergerac d'Edmond Rostand rend visible la trajectoire et le sens de la transmission : elle met en circulation son objet, le déplace et le fait parvenir à un lieu, un destinataire ou une destination.

Le phénomène de transmission est actuellement la pierre de touche et le sujet de prédilection de la recherche universitaire. En effet, les incursions dans le domaine de l'histoire des idées la portent à interroger la transmission culturelle dans ses canaux et ses effets sur les sociétés. Issu du terme latin *transmittere*, lui-même composé de *mittere*, le verbe « transmettre » conserve en français sa polysémie originelle organisée autour des sens suivants : envoyer, lancer, placer. La combinaison avec le préfixe *trans-* donne toute sa dynamique au mouvement de transmission, défini de la sorte par le Robert : « Faire passer d'une personne à une autre, d'un lieu à un autre ». Il y a donc déplacement d'un objet, matériel ou non, à partir d'une force première qui rend possible l'envoi et qui prend en charge la mise en mouvement. L'on retrouve cette notion de « force », sous diverses formes, dans tous les domaines d'interprétation de la transmission : médecine, physiologie, psychologie, justice, mécanique ou culture. Mouvement et destination en combinaison dynamique, la transmission est une trajectoire consciente qui relie et met en relation les individus. C'est un acte humain et donc culturel : un projet de relation et un lien qui reposent sur la possibilité inhérente à l'homme de projection dans l'avenir, et sur sa lucidité protectrice, -conservatrice.

La définition de la transmission a d'abord été juridique et anthropologique : l'assimilation des notions de culture et d'héritage social dérive du constat de la nécessité pour l'homme de ne pas perdre les acquis d'une vie, mais de les transmettre à ceux qui lui survivront. La transmission de ces « biens », -matériels ou immatériels, possessions ou savoirs- suppose le désir d'une continuité générationnelle, le refus de la perte et du gaspillage d'un travail et d'une vie. Le refus de la perte d'un temps humain individuel.

Transmettre contre le temps est l'une des premières formes de concrétisation du progrès, puisque cela implique la perception d'une durée transindividuelle, ainsi que l'accumulation des biens matériels et des savoirs. L'individu ne repart pas de zéro, contrairement à l'animal qui à chaque nouvelle naissance reproduit les actes de ses prédécesseurs. Pour cela les groupes se sont constitués autour de l'organisation de règles de transmission, de rites de legs, dont la fonction utilitaire structure les comportements et les imaginaires sociaux. Spécificité humaine et donc culturelle, la transmission est à l'origine des ordres familiaux et sociaux car elle produit une cohésion synchronique et diachronique. Les formes de transmission sont plurielles et propres à chaque société, mais elles sont invariablement fondées sur un code idéologique et juridique qui prend pour principaux critères l'hérédité et la filiation légale.

Sur ce point les approches médicale et physiologique de la notion de transmission rejoignent la définition anthropologique. Le premier acte de transmission, le plus fondamental, est celui de la transmission de la vie. Il est repris et régulé ensuite par les sociétés qui organisent et distinguent les formes légales de succession et celles de la transmission culturelle (ne serait-ce que pour transmettre les lois elles-mêmes qui constituent le cadre de ce phénomène). Le lien héréditaire et génétique, constitué dans les termes en « patrimoine », est le versant biologique du « patrimoine culturel » transmis de génération en génération dans une société. Depuis Darwin et sa théorie de l'évolutionnisme, la transmission biologique est dotée d'un potentiel d'action qui a influencé les recherches des historiens et des anthropologues. Si l'analogie biologique est valide pour l'étude des sociétés, pourquoi ne pas reconduire aussi l'analogie médicale dans l'analyse des phénomènes culturels ? Ce projet est celui des « épidémiologues » culturels, tel Dan Sperber¹ qui propose une théorie naturaliste de la culture à partir de la physiologie. Les représentations culturelles se développeraient et s'échangeraient en fonction du critère de contagion : envisagées selon leurs enchaînements causaux, elles se voient appliquer le modèle darwinien de la copie et de l'imitation pour expliquer par les critères de succès ou d'échec leur propagation dans le corps social. Cette lecture épidémiologique de la culture propose une étude de la distribution des représentations culturelles et de leur transmission en ayant recours à la psychologie cognitive et à la notion d'« attraction culturelle » : il s'agit de cerner ce qui

¹ Dan Sperber, *La contagion des idées*, Odile Jacob, 1996.

rend certaines représentations plus réfractaires à la contamination, plus difficiles à mémoriser et à transmettre.

La propagation ou contagion culturelle, telle qu'elle est envisagée dans cette méthode, concerne avant tout un élément isolé du phénomène global de transmission, celui que l'on pourrait nommer « réception », sur la base d'une autre analogie, cette fois-ci avec les études esthétiques. Elle repose de plus sur une fonction mécanique passive, celle de la pathologie. Or la transmission est acte, un « faire passer », ce qui la distingue de la vision épidémiologique. L'analogie physiologique appliquée au corps social est utile mais seulement dans ses aspects techniques : elle rend possible la visualisation d'un processus d'expansion des phénomènes culturels par l'intermédiaire de canaux et de vecteurs physiques. Il ne faut pas non plus négliger le facteur de réussite de la transmission en fonction des composantes culturelles déjà établies dans une société. L'approche énergétique complète ce panorama. Si l'acte de transmettre est la combinaison d'un envoi et d'un placement, il faut mettre l'accent sur la mise en circulation d'une énergie tout autant que d'un objet. La transmission est un mouvement qui utilise des forces, des vecteurs concrets, et qui mobilise des systèmes de réception et de remise en circulation. L'étude des déplacements d'objets et d'idées, de biens et de représentations doit prendre en compte cette dimension active : la transmission se distingue de la communication par l'énergie qui la produit, son projet initial, et par l'énergie qu'elle produit, son résultat. Elle inclut donc une énergie première, un moteur et des mécanismes vecteurs d'une transformation. L'image du circuit énergétique et de la courroie de transmission correspond à cet acte culturel qui retrouve finalement la notion de travail telle que Marx a pu la définir : la transmission culturelle est un travail continu, un acte volontaire et transformateur. La différence fondamentale étant que le travail culturel qu'est la transmission n'est pas aliénateur, mais constructeur d'« hominisation », constructeur de culture. Ce travail suppose une source active, un agent conscient des actes à produire : la transmission est un déplacement en vue d'une transformation, elle combine le mouvement et le placement en autrui grâce à l'utilisation de vecteurs matériels.

Les travaux récents de Régis Debray² s'insèrent dans cette conception de la transmission. Il est à l'origine d'une nouvelle discipline, nommée par lui médiologie. Selon lui, la transmission est le processus par lequel se construit la mémoire collective. Elle implique, au départ, un projet porté par un corps (qu'il soit individuel ou collectif) et suppose une médiation qui n'est pas neutre, mais repose sur une sélection, une organisation et une hiérarchisation des informations.

Les différentes médiations à l'œuvre dans le processus global de transmission constituent l'objet d'étude des médiologues, lesquels s'intéressent tant aux facteurs institutionnels qu'aux facteurs matériels. Pour reprendre la terminologie debraysienne, les véhicules de la transmission ont un double caractère : d'un côté, ils sont une « matière organisée », de l'autre, une « organisation matérialisée ». Aux yeux des médiologues, le projet initial et les moyens pour le mettre en œuvre sont inséparables dans la mesure où ils se conditionnent mutuellement : sans imprimerie, pas de Réforme, mais sans Réforme, pas d'imprimerie. La technique apparaît dès lors comme une condition nécessaire mais non suffisante pour expliquer les grandes évolutions de l'humanité.

Dans cette perspective, le questionnement médiologique passe par l'analyse du médium (composé à la fois d'un canal, d'un code et d'un support) et de son influence sur le message : la médiation, loin de se réduire à une simple matérialisation, est une transformation, voire une création – c'est, notamment, ce qui la différencie de la communication. La médiologie prend également en compte le milieu à l'intérieur duquel se produit la médiation. Pour cela, Régis Debray a forgé le concept de « médiasphère », qui s'apparente à celui de « biosphère » utilisé pour étudier le règne vivant, et qu'il définit comme un « milieu techno-social de transmission et de transport doté d'un espace-temps propre³ ». Chaque médiasphère possède des coordonnées techno-sociales qui la différencient des autres, et ce sont ces coordonnées qui permettent d'expliquer les phénomènes de transmission.

En d'autres termes, Debray et les médiologues tentent de reconstituer les chaînes de transmission selon un modèle scientifique – voire mécanique –, c'est-à-dire en analysant les différentes causes et leurs effets, et en donnant aux aspects matériels une place centrale dans le processus de symbolisation. Il nous semble que la perspective

² Voir son livre *Introduction à la médiologie*, Paris, PUF, coll. « Premier cycle », 2000.

³ R. DEBRAY, *id.*, p. 32.

peut être élargie en étendant le champ de recherche à tout ce qui échappe aux déterminations matérielles et sociales, c'est-à-dire à la part de non-maîtrisé qu'implique toute transmission : dans la mesure où il s'agit d'un phénomène ouvert, laissant au « récepteur » la possibilité de compléter et d'enrichir l'information, ou bien de la réduire, voire de la déformer, il importe d'observer également le devenir du message transmis en dehors des sentiers tracés par les porteurs du projet initial.

La transmission culturelle telle que nous l'envisageons dans cette étude est le projet conscient et actif d'un travail culturel fondé sur le mouvement et la transformation. Elle n'existe pas sans un support matériel organisé en réseaux de distribution et de propagation. Contrairement au don, la transmission culturelle n'est pas gratuite : si celui-ci implique la notion horizontale de partage, qui n'est pas première dans les réseaux culturels d'abord constitués en communautés et élites réduites, il n'implique pas non plus de transformation. La sacralisation dont il fait l'objet –le paradigme étant le don christique du corps et du sang de Jésus-, garantit son intégrité et refuse sa variabilité. La transmission culturelle quant à elle institue son récepteur en transmetteur ou vecteur potentiel de transformation et de transmission. Elle crée une chaîne virtuellement insécable. Alors que le don ou la communication forment une boucle fermée entre deux individus, le second étant comblé ou informé, mais jamais formé à la transmission. L'ouverture de la transmission ne concerne pas uniquement son potentiel de répercussion : la transmission culturelle, si elle correspond à un projet identifié et construit à l'origine, peut échapper à cette volonté. En effet, il est possible, au cours de son transport et de sa transformation, qu'elle connaisse des « pertes » ou divers changements de destination et de sens. C'est pourquoi les facteurs à prendre en compte pour évaluer un processus global de transmission sont les suivants : un individu-source (qui peut être collectif), son projet (ou énergie initiale impulsant la mise en mouvement des biens ou des idées), ses moyens (ou médias à sa disposition et/ou créés spécifiquement par son objet), et l'individu-destination, et non destinataire, car ce dernier suppose une identification préalable de la cible, alors que la transmission culturelle, si elle correspond à un projet orienté vers une cible-type, peut subir des variations et rencontrer d'autres récepteurs.

Le dictionnaire et la langue française ont recours à la formule « faire passer » pour donner un équivalent verbal au verbe « transmettre » : la transmission est donc un passage qui ne se suffit pas à lui-même. Ce passage de biens culturels est créé et mis en forme par un agent humain. Or le champ qu'ouvre la réflexion sur la transmission renoue en partie avec la notion de passage comme variation, comme possible poursuite et comme évolution, dès lors que l'espace ciblé par l'acte de transmission (le récepteur) est élargi, et qu'il échappe au contrôle de l'individu-source. Une ambivalence qui met en première ligne les notions de contrôle et d'autonomisation de l'objet culturel « transmis ». Le passage est duel : il combine le fait de passer ou de livrer passage, - une action supposée fluide et facile, car elle implique l'idée d'une voie libre, d'une ouverture-, et le lieu de passage lui-même comportant des risques et des obstacles pour tout voyageur ou passeur. Transmettre un phénomène culturel, une théorie ou une idée revient donc à profiter d'un lieu de passage ou à forcer ce passage. Les projets, - ou volontés-, et les vecteurs de transmission vont à la rencontre de ces accès et créent leur propre lieux dans la société.

II. LA THEORIE DE L'EVOLUTION

Darwin et l'évolutionnisme biologique

Charles Robert Darwin, né en 1809 à Shrewsbury, dans le Shropshire, est passé à la postérité comme l'un des biologistes les plus éminents de tous les temps en imposant la notion d'évolution biologique et son mécanisme essentiel : la sélection naturelle.

Si la théorie de l'évolution et l'évolutionnisme sont antérieurs à Charles Darwin — Lamark, père de la biologie moderne, étant l'un de ses illustres prédécesseur grâce à son ouvrage *La Philosophie zoologique*, publié l'année même de sa naissance — le biologiste anglais apporta des preuves multiples, débarrassées de toute fantaisie, pour démontrer le fait de l'évolution biologique et fut ainsi le premier à en fournir une interprétation scientifique susceptible de s'imposer au monde. Sa formulation de la théorie de l'évolution, son concept clé, la sélection naturelle et son œuvre maîtresse,

L'Origine des espèces, revêtent donc une signification décisive en inaugurant une nouvelle ère de la pensée humaine.

S'étant vu proposer par le capitaine Fitzroy une place de naturaliste à bord du Beagle, C. Darwin accumula, pendant les cinquante-sept mois de voyage (décembre 1831-octobre 1836), une multitude d'observations, connaissances et réflexions qui constituent l'embryon de la conception de la théorie de la sélection naturelle. Darwin travaillera plus de vingt ans à l'étayer pour aboutir à son œuvre capitale *L'Origine des espèces*, publiée le 24 novembre 1859. La première édition, tirée à 1 250 exemplaires, fut épuisée le jour même de sa parution ; 60 000 exemplaires, en avaient été vendus en 1876, rien qu'en Angleterre. En dépit de ce succès public retentissant, la théorie de l'évolution démontrée scientifiquement sonnait le glas de la théologie, du créationisme et du spiritualisme chrétiens, c'est pourquoi d'autres ouvrages de Darwin, comme *La Descendance de l'homme*, qui démontre l'ascendance animale de l'homme, furent publiés plus tardivement (1871). Cette prudence n'empêcha pas le biologiste allemand E. Haeckel de l'affirmer catégoriquement en 1868⁴.

Spencer et Tylor et l'évolutionnisme culturel

Après la publication de *L'évolution des espèces*, la méthodologie scientifique de la théorie de l'évolution fut appliquée à d'autres domaines que la biologie, comme la sociologie et l'anthropologie, structurant ce que l'on a appelé l'évolutionnisme culturel. Les travaux de H. Spencer et de E. B. Tylor illustrent ce courant de pensée qui postule une succession universelle d'étapes dans l'histoire de l'humanité, la tâche de la science consistant à élucider les mécanismes de passage d'un état à l'autre. Spencer formule ainsi l'hypothèse que les sociétés, comme toute chose, changent selon lois scientifiques de l'évolution en effectuant une progression de l'homogénéité vers l'hétérogénéité. Tylor forge son concept clé de « survivance », qui assimile les productions culturelles à des fossiles permettant de reconstituer l'évolution de l'esprit humain.

Que ce soit dans le domaine de la biologie, de la sociologie ou de l'anthropologie, la publication de la démonstration scientifique de la théorie de l'évolution eut l'effet d'un séisme intellectuel. Si l'épicentre se situait en Angleterre,

⁴ Cf. Article « Charles Darwin », *Encyclopædia Universalis*.

l'onde de choc se propagea dans toute l'Europe. Dès lors, la théorie de l'évolution devint une arme pour les intellectuels progressistes faisant entrer Darwin, Spencer, Haeckel ou Tylor au panthéon des héros de la pensée moderne⁵.

La diffusion en Espagne : médiateurs et médias

C'est à partir des années 1870 que la théorie fait son apparition en Espagne grâce au climat intellectuel très ouvert caractéristique du *Sexenio Democrático*. Les publications de traductions jouent un rôle de première importance dans la diffusion des nouvelles idées : la première traduction de Darwin est publiée en 1877 sous la plume d'un certain Enrique Godínez⁶ ; *Antropología* de Tylor⁷ est traduit et publié dix années plus tard. Quant aux *Primeros Principios* de Spencer⁸, ils voient le jour dans la Péninsule en 1879.

A. Machado y Núñez a un rôle clé dans la propagation des idées scientifiques européennes qui émergent en cette deuxième moitié du XIXe siècle. Il introduit la théorie de l'évolution en Espagne depuis la Chaire d'Histoire Naturelle qu'il occupe à Séville. Il est à l'origine de la *Revista de Filosofía, Literatura y Ciencia* dans laquelle il publie ses propres travaux sur Darwin ainsi que des traductions partielles d'ouvrages portant sur le sujet (dont *La creación y la evolución*, à partir des *First Principles* de Spencer, et *Genealogía de la raza humana* de E. Haeckel). Recteur de l'université de Séville, il fait du darwinisme le sujet principal de son discours d'ouverture de l'année universitaire 1873-1874.

Les idées britanniques se font également connaître grâce à la correspondance entre pairs et la constitution de sociétés savantes comme, par exemple, la fondation de la Sociedad Antropológica Española en 1865, celle de la Sociedad Española de Historia Natural de Madrid, la Sociedad de Antropología de Séville en 1871 (créée elle aussi par Machado y Núñez) et la Sociedad de El Folk-Lore Andaluz en 1882 (créée, elle, par le fils, Machado y Álvarez) qui publient des revues sur le sujet (*El Folk-Lore Andaluz*,

⁵ Cf. Article « Évolutionnisme culturel », *Encyclopædia Universalis* ; article « Évolutionnisme » du *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*, de P. BONTE et P. IZARD Michel, Paris, Quadrige/PUF, 2000, p. 269-272.

⁶ *Origen de las especies por medio de la selección natural ó la conservación de las razas favorecidas en la lucha por la existencia*, traduction de la sixième édition anglaise, Madrid, Biblioteca Perojo, 1877.

⁷ *Antropología*, Madrid, El Progreso Editorial, 1887.

⁸ *Primeros Principios*, traduit par José Andrés Iruete, Madrid, Biblioteca Perojo, 1879.

Biblioteca de Tradiciones Populares). En 1875, un musée anthropologique ouvre à Madrid, qui donne à connaître les avancées de la discipline à un public sans doute plus large. Cette spécialité acquiert ses lettres de noblesse lorsqu'une chaire lui est consacrée, d'abord au musée d'histoire naturelle de Madrid en 1885 et, enfin, à la Faculté des Sciences de l'Université Centrale en 1892. Les revues universitaires font aussi état des avancées dans les domaines biologique, anthropologique et social telle la *Revista de Filosofía, Literatura y Ciencia*, de l'université de Séville ou la *Revista de la Universidad Central* à Madrid. Les acteurs de cette transmission sont donc essentiellement des professeurs d'université, des naturalistes (Machado y Núñez), des médecins (R. Ariza) ou des intellectuels (Machado y Álvarez).

Mais comment s'effectue cette transmission ? Étant donné la variété des médiateurs et des médias, les différents domaines d'étude qu'elle touche ainsi que la diversité du public concerné, il est évident – c'est l'intérêt de notre projet – que cette transmission de l'évolutionnisme débouche en Espagne sur une transformation, une évolution de la théorie originelle.

Adeline Chainais
Carole Fillière
Mercedes Gómez-García Plata
Florence Léglise
Adèle Muller
Eva Touboul